

# LE NOUCHI ET LES RAPPORTS DIOULA-FRANÇAIS

Jérémie Kouadio N'guessan

Université de Cocody-Abidjan

## Introduction

Dans un article consacré au nouchi en 1990<sup>1</sup>, je m'interrogeais sur la nature de ce phénomène linguistique : s'agissait-il d'un argot naissant appelé à s'incruster durablement dans le paysage linguistique ivoirien déjà passablement embrouillé, ou bien, comme la plupart des « parlures » de jeunes, était-il condamné à disparaître aussitôt que la mode qui le portait aurait elle-même disparu ? Quelques années plus tard, il semble bien que ce soit le premier terme de l'alternative qui s'est avéré juste. En effet, le nouchi, non seulement n'a pas disparu, mais au contraire, il a renforcé ses positions dans le milieu des jeunes à tel point qu'il est devenu la première langue, ou à tout le moins la langue la plus parlée des jeunes âgés de 10 à 30 ans<sup>2</sup>. Il y a plusieurs raisons à cela. Je commencerai cet article par en citer quelques unes, parmi les plus importantes comme la démocratisation de l'enseignement et l'urbanisation des populations ivoiriennes et étrangères ; d'autres, comme la mode *zouglo* et les chansons du même nom, seront également analysées comme vecteurs importants de cet argot ; je montrerai également que, la concurrence entre le dioula et le français remontant aux premières heures de la colonisation française, on peut considérer à juste titre le nouchi comme un des fruits de cette cohabitation concurrentielle dans les villes ; ce sera alors le moment de se demander si les Ivoiriens « polyglottes » en français ont une conscience claire des différences qui opposent ces différentes variétés entre elles avant de conclure sur l'avenir du nouchi.

## 1. Les raisons de l'extension et de la pérennisation du nouchi

La première raison, qu'on pourrait qualifier d'essence « ivoirocentrique », serait de dire que c'est une habitude bien ivoirienne de « tordre le cou » aux mots et aux phrases français pour les adapter aux besoins de communication d'une population hétérogène privée d'un véritable véhiculaire africain tant à l'échelle du pays lui-même qu'à celle d'une ville cosmopolite comme Abidjan. On peut alors citer comme éléments de preuve de cette pratique les différentes variétés de français (variété acrolectale, variété mésolectale et surtout la variété basilectale, le fpi) nées des différentes modes d'appropriation du français par les Ivoiriens. Certaines de ces variétés ne datent pas d'aujourd'hui. Le fpi par exemple (ou ce qui allait plus tard s'appeler ainsi) est, selon Lafage (2002), la variété de français autochtone la plus

---

<sup>1</sup> Kouadio N'guessan J. (1990) : « Le nouchi abidjanais, naissance d'un argot ou mode linguistique passagère ? », in Gouaini/Thiam (éds.), *Des langues et des villes*, Paris, ACCT/Didier Erudition, p. 373-383.

<sup>2</sup> Certains auteurs, tels Nathalie N'guessan, situent cette tranche d'âge entre 5 et 40 ans.

ancienne. On peut citer également comme autre argument, par exemple, le style très particulier du romancier ivoirien Ahmadou Kourouma qui est passé maître dans l'art de « mélanger » le français à sa convenance. Maurice Houis le faisait déjà remarquer dans un article paru en 1977 dans le numéro 28 de la revue *Recherche Pédagogie et Culture*. Le français, écrivait-il, « *se singularise à l'intérieur de l'œuvre de Kourouma par une tentative de rupture d'avec le français classique. Une création linguistique par laquelle Kourouma parvient à restituer toute une atmosphère propre à la culture malinké* ». L'auteur lui-même, dans une interview publiée dans le numéro 7 de la revue *Diagonales* (citée par Dumont, 2001) renchérit : « *les Africains, ayant adopté le français doivent maintenant l'adapter et le changer pour s'y retrouver à l'aise, ils y introduisent des mots, des expressions, une syntaxe, un rythme nouveaux. Quand on a des habits, on s'essaie toujours à les coudre pour qu'ils moulent bien, c'est ce que vont faire et font déjà les Africains du français. Si on parle de moi, c'est parce que je suis l'un des initiateurs de ce mouvement* » (c'est moi qui souligne). On pourrait ainsi en conclure que, par habitude, le locuteur ivoirien du français ne s'est jamais laissé impressionner ni emprisonner par le carcan de la norme classique de cette langue aux effets inhibiteurs et source d'insécurité linguistique ailleurs. Cela pourrait, dans une démarche d'autojustification narcissique, tenir lieu d'explication, dans une large mesure. Mais il existe d'autres raisons, plus objectives celles-là, qui ont noms démocratisation accélérée de l'enseignement avec son pendant négatif de taux de déperdition élevé et d'abandon massif, urbanisation rapide de populations de provenances diverses. Depuis le milieu des années 70, le taux d'échec scolaire est de l'ordre de 60% dans l'enseignement primaire et de 70% dans le secondaire et le supérieur. Au même moment et corrélativement, comme l'a noté Lafage (1998), « *la diffusion du français s'est accélérée et accrue tandis que sa qualité normative allait en s'affaiblissant* ». C'est que, explique-t-elle, l'acquisition de cette langue ne se faisait plus exclusivement par l'école qui, secouée par les grèves à répétitions des enseignants et des élèves, a perdu son prestige et son attrait. Le chômage d'un certain nombre de diplômés a mis fin aux espoirs d'une vie meilleure dont l'école était jusque-là porteuse. Les jeunes déscolarisés, dont le nombre croît d'année en année, se livrent à des activités « *plus ou moins licites pour subsister* ». Bien sûr, il n'est plus question pour ces jeunes d'un retour quelconque au village (pour ceux qui en ont encore un) avec lequel d'ailleurs ils n'ont plus aucun lien, ni culturel, ni affectif, ni familial<sup>3</sup>. L'urbanisation massive des populations ivoiriennes et immigrées (au bénéfice des grandes agglomérations) et le brassage qui en résulte constituent également des facteurs favorisant l'expansion des variétés locales du français dont le nouchi. En 1998, sur une population totale estimée à 15.366.672 habitants, on dénombrait 6.529.138 urbains, soit 42,48%. Et parmi cette population urbanisée, la proportion des jeunes était assez importante, de l'ordre de 50%. Cette augmentation constante du nombre des jeunes, qu'ils soient déscolarisés ou non, accroît de fait le nombre de locuteurs du nouchi. Ce qui fait qu'aujourd'hui le nouchi n'est plus l'apanage des jeunes de la rue, il est aussi présent dans les lycées et collèges et même à l'université. Il faut

<sup>3</sup> Depuis une vingtaine d'années au moins, les villages ont acquis la triste réputation d'être les repères de sorciers « mangeurs d'âmes », friands surtout des âmes des jeunes.

signaler que ce parler a trouvé dans les graffitis qui recouvrent depuis quelque temps les murs et les parois des autobus à Abidjan un support graphique et une autre expression artistique. Désormais, non seulement on parle nouchi dans les rues d'Abidjan, mais les murs aussi en portent témoignage.

L'autre vecteur de la diffusion et de l'extension du nouchi a été sa rencontre avec la musique *zouglou*, phénomène culturel et musical apparu au début des années 90. Le *zouglou* est né dans un environnement socio-politique en ébullition caractérisé par des grèves d'enseignants, d'étudiants et d'élèves réprimées avec brutalité ; manifestations de rues et revendications politiques de tous ordres, tout cela dans une atmosphère de fin de règne du Président Houphouët. Les affres de la « conjoncture », la « galère » des étudiants, la « mal vie » et la violence vont constituer les sources principales d'inspiration de ces chansons. Selon Krol (1995), « *les thèmes du zouglou évoquent les choses de la vie abidjanaise, la rue, ses misères, celles de la vie estudiantine, la prostitution, le SIDA, dans un langage terre à terre, ludique, parfois très cru, avec ce sens poussé de la dérision qui caractérise le caractère ivoirien* ». Les premiers groupes *zouglou* étaient composés en majorité d'étudiants exclus de l'université, de déscolarisés, de désœuvrés, des enfants dont certains avaient grandi dans la rue. C'est, à peu de chose près, la même population que celle qui parle le nouchi.

## 2. La langue des chansons *zouglou*

Le *zouglou*, en tant que genre musical, a dominé les variétés ivoiriennes pendant une dizaine d'année (1991-2002) avant d'être aujourd'hui détrôné successivement par le *mapuka* et le *coupé-décalé*, autres musiques, autres danses, autre mode. Pendant cette période, les groupes *zouglou* mirent sur le marché des chansons dont certaines furent d'authentiques succès. On peut citer entre autres, *Gbokloko* (des « Potes du Campus ») qui décrivait les conditions de vie difficiles sur les campus universitaires, *Ziopin* (des « Potes de la rue »), chanson contre le tribalisme, *Les côcôs* (du groupe « Les Côcôs ») qui dénonçait les parasites, les profiteurs, les pique-assiette, (*Premier*) *Gaou* (du groupe *Magic System*) qui connut un succès international et qui raconte les petits tracasseries amoureux dans les couples de jeunes à Abidjan, etc. Voici une transcription libre de la chanson *Les côcôs* :

- *Yodé, on fait quoi, je moyen fait côcô dans ton dos ce soir non ?*
- *Ah ! manman ça réussit pas hein ! pas qué moi-même je n'a pas gagné pou manger*
- *Ça moyen réussi petit*
- *Mais j'ai quoi ! les côcôs comme ça là ça me charge !*
- *Depuis que le zouglou est né tout réussit pour nous, c'est que pour moi ça moyen réussi ce soir-là*
- *Ah manman, pour toi là cà'est en bri main'nan ?*
- *Y a un adage anglais qui dit : no contribution, no drink*
- *C'est les côcôs*
- *Les côcôs i sont pas sérieux, les côcôs c'est les gens i sont pas sérieux*
- *Savez-vous ce qu'on appelle les côcôs ? les côcôs c'est les gens qui mangent dans la poche de leur camarade*

- *Ceux-là c'est les côcôs*  
 - *A Yop City, tu vois le tonton sapé dans lavé, il ya winson sans oublier la mallette*  
 - *Matin bonher o on lutte le bus ensemble*  
 - *Arrivés au Plateau, quand tu vois le tonton décaler, on dirait un PDG, or qué c'est un côcô, mais un côcô scientifique*  
 - *A midi o dans le jardin public, quand tu vois le tonton dédja la mallette*  
 - *Les journeaux, les gboflooto, souvent même l'attiéké*  
 - *A Yop City o, à Yop City, ya un maquis que l'on appelait le City*  
 - *Arrivé au City, si tu vpois les gos sapées : rouge à lèvres, crayon dans cheveux, pied sur pied, bras dans bras sans oublier le sac en main*  
 - *Quand tu les vois, on dirait invité d'honneur, djaa c'est pour côcô, ça c'est côcô spirituel*  
 - *Nous iningue on est aussi côcô, mais des côcôs invisibles*  
 - *A retour d'une bière on peut avoir beaucoup*  
 - *Tout ça c'est les côcôs, ça c'est un côcô stratégique*  
 - *Adjamé o c'est les côcôs loubard, Marcory ça c'est les côcôs blofer*  
 - *Williamville o ça des côcôs souterrains, Abob ça c'est des côcôs naturels*  
 - *Treichville ça c'est des côcôs historiques*  
 - *Un guéré dans un funéraille bété, c'est un côcô, mais un côcô régional, un peu ethnique, un peu superficiel, un peu national*  
 .....  
 - *Les côcôs ne respectent même pas les orphelins. Même moro côcô moyen tomber*  
 .....

Ce texte (transcrit sans aucune prétention à l'exactitude) contient pêle-mêle, pour reprendre une remarque de Lafage (2002 : LVIII) « *des traits relevant de l'oralité sans aucune structure uniforme tant dans la morphologie qui passe du FPI au « français ordinaire » que dans le lexique qui puise aussi bien dans le nouchi que dans le lexique courant* ». Nous avons ainsi :

1) - Mots et expressions relevant du nouchi :

- **côcô** : terme popularisé justement par cette chanson et qui est passé à présent dans le nouchi et dans le « français ordinaire<sup>4</sup> »
- ça'est en **bri** main'nan ? : le terme **bri** est l'abréviation de *brigand* ; ce terme était le nom des nouchis au départ. Traduction : **Tu veux y arriver par la force alors ?** ou bien **Tu veux m'y contraindre alors ?**
- **lavé** : jean délavé
- **winson** : une marque de chaussure
- **décaler** : marcher

---

<sup>4</sup> L'expression « français ordinaire » s'oppose au nouchi, au français populaire ivoirien et au français dit standard. Il me semble que l'opposition entre « français de l'élite » et « français moyen » n'est plus opératoire, car, dans la pratique, ces deux variétés sont de plus en plus confondues. L'expression « français ordinaire » ou « français local ivoirien » désigne donc le résultat de cette fusion.

- **dédja** : ouvrir
- les **gos** : les filles
- **djaa** ; interjection qu'on peut traduire approximativement par **or, or que, alors que..**

- (côcôs) **blofer** : bluffeur, vantard
- **même moro côcô moyen tomber** : même si vous n'avez qu'une pièce de cinq francs cfa (moro), le parasite est capable de vous la réclamer.

2) - Mots et expressions relevant du fpi\_ :

- **moyen** : nom ayant changé de catégorie grammaticale pour signifier **pouvoir, être capable de**
- **matin bonher** : le matin de bonne heure
- **ah manman ça réussit pas** : ma chère, je ne suis pas d'accord
- **ça moyen réussi petit** : je ne demande pas grand'chose, une petite aide.

3) - Mots et expressions du français ordinaire :

- **mais j'ai quoi ! les côcôs comme ça là ça me charge** : je n'ai rien ! les parasites de ton espèce me fatiguent
- **lutter bus** : se battre pour monter le premier dans le bus (pour avoir une place assise)
- **on fait quoi ?** : qu'est-ce qu'on fait ?/qu'est-ce que tu dirais (de m'aider un peu) ?
- **gboflooto** : beignet à base de farine de blé (Lafage, 2002)
- **atiéké** : sorte de couscous de manioc (Idem)
- **maquis** : restaurant populaire.

Par le canal de la chanson, mais aussi de la radio, de la télévision et de la publicité, le nouchi est présent dans la vie quotidienne des Ivoiriens. On peut dès lors se demander quelle place il occupe désormais à côté des deux véhiculaires que sont le français populaire et le dioula.

### 3. Petite histoire de la cohabitation concurrentielle entre le dioula et le français

Le français et le dioula sont les deux principaux véhiculaires de la Côte-d'Ivoire. L'histoire de leur implantation présente quelques similitudes. Le dioula a précédé le français sur le territoire qui allait devenir plus tard la Côte-d'Ivoire. Les populations mandingues ont commencé à essaimer dans toute l'Afrique de l'ouest à partir de la chute de l'empire de Soundiata Kéita vers le XV<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>. Ces populations avaient comme principale activité le commerce (étymologiquement le mot *dioula* ou *jula* signifie « commerçant »). Dès cette époque, les marchands mandingues colportaient avec eux, en même temps que leurs marchandises, leur langue et leur religion. La colonisation n'arrêtera pas l'expansion et l'influence de la langue des Dioula. Bien au contraire, en eux, les négociants européens trouvent tout

<sup>5</sup> Ces passages s'inspirent d'un article de Kalilou Tétra intitulé « le Dioula Véhiculaire de Côte-d'Ivoire : Expansion et Développement », *CIRL*, 20, octobre 1986, ILA, Abidjan.

de suite des auxiliaires précieux. En retour, les Dioula, en suivant ces derniers, voient s'ouvrir devant eux la route des zones littorales jusque-là impénétrables à cause de l'écran de la grande forêt. On voit alors des Dioula se répandre dans la forêt la plus profonde, dans les plus petits hameaux, achetant des produits et proposant leurs marchandises ; et dans le morcellement linguistique extrême de ces zones, le dioula s'impose tout de suite comme langue de communication inter-ethnique. Ce phénomène va s'accélérer avec le développement des villes modernes qui vont constituer pour toutes les populations ivoiriennes des zones d'attraction. Les activités naturelles du Dioula le poussent donc vers les villes. Par tradition, il est plus urbanisé que les autres et, assurant les contacts entre le commerçant européen et libanais d'un côté et la masse du peuple de l'autre, « *c'est sa langue qui s'offre comme alternative aux masses illettrées détribalisées qui forment le gros du prolétariat urbain* » (Téra, *op. cit.*). Ainsi le chemin du français et celui du dioula se sont croisés très tôt et les deux langues sont entrées en concurrence dès ce moment-là. Cette cohabitation s'est vite soldée par une influence réciproque, matérialisée principalement au niveau lexical par les emprunts. Quelques exemples d'emprunts du dioula au français : **mobili** : « *automobile* », **fūrē** « *frein* », **ūrū** « *roue* », **fēnētrī** « *fenêtre* » ; quant aux emprunts du français au dioula, on peut citer les termes suivants qui ont, pour certains, intégré le lexique du français ivoirien depuis des lustres : **djantra** « *prostituée* », **dibi-dibi** « *magouille* », **djémé** « *variété de tam-tam* », **donita** « *portefaix, porteur* », **abana !** « *fini !* », **banco** « *terre argileuse* », **bandji** « *sève du palmier raphia, du rônier et du palmier* », **baragnini** « *personne sans travail fixe qui loue ses services comme porteur dans les gares, les marchés, les ports* ». Cette influence se comprend aisément du fait que les deux langues sont liées à l'urbanisation et aux secteurs d'activités modernes. Mais l'influence la plus nette est celle que le dioula exerçait, dès cette époque déjà, sur le français populaire, autre véhiculaire en émergence à Abidjan (et d'une manière générale dans le Sud) rivalisant dans certains secteurs avec le dioula. C'est ainsi que, du fait de son extension, le dioula était prêt à servir « *de langue du substrat à la création de variétés d'argots en Côte-d'Ivoire* » comme le nouchi (A. Boutin, 2001 : 79).

#### 4. Les rapports entre le nouchi et le dioula

Cette question nous ramène à l'origine et au lieu de naissance supposé du nouchi. Dans mes premières recherches sur cet argot, mes informateurs, avec une certaine constance, désignaient Adjamé comme le quartier où serait né le nouchi. À ce jour rien n'est venu ni confirmer ni infirmer cette information. Quant à l'origine du terme lui-même, certains informateurs-locuteurs disent qu'il viendrait de la langue susu, une langue mandé de Guinée, d'autres soutiennent qu'il s'agit d'un mot composé à partir de deux mots dioula, l'un **nou** signifiant « nez » et l'autre **chi** « poil ». Etymologie populaire ou explication analogique *a posteriori* ? Nul ne peut répondre. Par contre, même si par ailleurs beaucoup d'informateurs ignorent totalement l'origine du mot, nous pouvons souligner le fait que les deux langues citées comme langues sources du nouchi sont des parlers mandingues, le susu et le dioula. Cela n'est peut-être pas tout à fait le fait du hasard. On peut retenir, jusqu'à preuve du contraire, l'hypothèse qui fait d'Adjamé le lieu où serait né le nouchi. En

plus, il est connu que la commune d'Adjamé est l'une de celles où la population d'origine mandingue est supérieure à celles d'autres communautés. Le recensement de la population de 1998 donne les chiffres suivants pour la commune d'Adjamé : Gur : 21.159 ; Kru : 21.881 ; Kwa : 56.098 ; Mandé : 57.601. (Total de la population d'Adjamé : 144.743). L'on sait également que cette population a un taux d'urbanisation (ancienne) très élevé. En 1998 par exemple, le taux d'urbanisation des populations mandingues était de 61,90% , au niveau du pays tout entier, contre 47,05% de Kru, 39,63% d'Akan (ou Kwa) et 32,27% de Gur. Ainsi donc, de tout temps, le concurrent direct du français a été le dioula, « *koïné qui permet aux mandingues d'origines diverses de communiquer entre eux et avec les non-mandingues* » (Téra, 1981). C'est de cette concurrence qu'est né pour une bonne part le nouchi. En 1988, R. Caummaueth expliquait ainsi l'origine du terme **cricka** (1000 f cfa) que, selon elle, le nouchi aurait emprunté au fpi ou (fpa) : « *Ce terme a un usage local (Côte-d'Ivoire). Il viendrait du dioula / kàrikàri /, dernier prix. Il fit son apparition vers le milieu des années 80. Dans les milieux de marginaux, les petits Dioulas sont les plus nombreux, et le dioula, langue véhiculaire, s'infiltré de manière dynamique dans le fpa* (c'est moi qui souligne). Ainsi les « nouchis » ou marginaux créent des mots qui ne sont connus, au début, que par leur groupe » (Caummaueth, 1988 : 125). C'est ce qui explique qu'au départ plus de la moitié du vocabulaire nouchi effectivement utilisé par les jeunes était d'origine dioula. Aujourd'hui, tout dépend de l'origine sociale et linguistique des locuteurs. Les étudiants et les élèves ont par exemple moins de mots dioula nouveaux dans leur vocabulaire. Mais globalement, le dioula reste encore, et de loin, la première, parmi les langues ivoiriennes, pourvoyeuse de mots au nouchi.

Quelques exemples : tu as **croh** [krɔ] au cours : « *tu as dormi au cours* » ; ils l'ont **monmon** [mɔ̃mɔ̃] au market : « *ils lui ont volé (quelque chose) au marché* ; c'est ton **djaba** [ʒaba] : « *c'est ton oignon* », « *c'est ton problème* » ; il a trop **fangan** [fãgã] : « *il a trop de force* » ; ça **gban** [gbã] sur lui actuellement : « *ça chauffe sur lui en ce moment/ il a des problèmes en ce moment* » ; elle a déjà **gnimi kaaba** : « *elle a déjà fait de la prison* ». Les mots **croh** (ou **kroh**), **monmon**, **djaba**, **fangan**, **gban**, **gnimi kaaba** sont empruntés directement du dioula. Les locuteurs du nouchi utilisent aussi les suffixes dioula **-ya**, **-li**, **-ko** et **tché**<sup>6</sup> pour créer des mots par suffixation : **djandjouya** : « prostitution », de **djandjou** « prostituée » + **ya** ; **babièya** « couteau à double tranchant », de **babiè** « sexe féminin » + **ya** ; **dabali** : « nourriture », de **daba** « manger » + **li** ; ce terme est synonyme de **badouko** « nourriture », de **badou** « manger » + **ko**. Une remarque importante : le nouchi emprunte les suffixes dérivatifs principalement à trois langues : deux européennes, le français (9 suffixes) et l'anglais (2 suffixes) et une seule langue ivoirienne, le dioula (4 suffixes). Mais la part du vocabulaire à base de dioula baisse lorsque le nouchi est parlé par les élèves et les étudiants comme en témoigne ce dialogue entre

<sup>6</sup> **-tché** en fait signifie « homme », comme **-man** en anglais qui est également utilisé par les locuteurs du nouchi comme suffixe de dérivation. Exemple : un **pierretché** « un homme riche », de **pierre** « argente » et **tché** « homme ».

deux élèves, désignés ici par les lettres A et B. Il y est question d'une sortie en compagnie de deux jeunes filles<sup>7</sup> :

« A – Est-ce que tu sais qu'on a fait un **bingoulade dense** ?

B- Anh !

A- **Ra** ! on a **brêqué** les **gos**, elles ont accepté. Donc samedi là non, on devait **bingouler** en boîte. Quand les **pei gos** sont arrivées, le **mogo** a commencé à **mouiller**

B- Qui ça, ton **voise** ?

A- Oueh, donc j'ai mis dans son **comprendo**. J'ai dit à la **djague** que c'est mon **mogo** là qui est **fan** d'elle. Mais... la **gnan** est **mal jolie** ! son **dindinli** fait peur. Elle a un gros **boda**. Avant d'entrer en boîte, on a pris un **tékéche** et on est parti **se gâter** un peu. J'ai dit à mon **gars** de **bloh**. On **s'est envoyé** dans les Guinness, on a **fallé**, même les **gos**. Maintenant, on bourrait les **gos**. Mon **mogo** a dit il doit **monter à Bingue** l'année prochaine. Moi, j'ai **placé** aussi ma **go** que j'ai passé mes vacances au **Froid**. Il a dit qu'il est le neveu de l'ancien ministre X. Moi j'ai dit que si je **gamme** mon examen, on va me **filer** une **coché**, ou bien ? Quand mon **mogo** a **dédja** le **pierre** pour payer, elles ont pris **dose**, elles ont **encaissé**.

B- Où il y a eu ça ?

A- C'est un **gba**. Elles étaient un peu **mélangées**, on a **béhou** en boîte maintenant. On a **lové** en boîte hein, tu peux rien. Les **gos**, elles sont trop **enchoquetées**, elles sont trop **yêrê**... »<sup>8</sup>

Sur les trente (30) mots ou expressions nouchi de ce court dialogue, le français vient en tête avec vingt-et-un (21) mots français ou d'origine française (**dense**, **pei** (< petit), **mouiller**, **voise** (< voisin), **fan**, **mal jolie**, **tékéche** (< taxi), **se gâter**, **gars**, **s'est envoyé**, **monter**, **placé**, **Froid**, **gammer**, **filer**, **pierre**, **ra** (< regarde), **dose**, **encaissé**, **mélangées**) ; suivent respectivement le dioula avec six (6) mots (**go**, **mogo**, **dindinli**, **boda**, **dédja**, **yêrê**), l'anglais avec trois (3) mots (**brêqué** (< to break), **lové** (< to love), l'espagnol avec deux (2) mots (**comprendo**,

<sup>7</sup> Ce dialogue est tiré de Ahua Mouchi Blaise : *L'argot des lycéens d'Abidjan*, Mémoire de Maîtrise, Université de Cocody-Abidjan. 1995-1996.

<sup>8</sup> Petit lexique tiré de ce dialogue (d'après Ahua) : **béhou** : partir ; **bingoulades denses** : une sortie merveilleuse ; **Bingue** : Europe, France ; **bloh** [blo] : faire le malin, se vanter ; **boda** : fesses, **brêquer** : draguer (une fille) ; **coche** (mot espagnol) : voiture ; **mettre dans son comprendo** : lui faire comprendre, le convaincre ; **dédja** : présenter, faire sortir, ouvrir : **dédja le pierre** : faire sortir l'argent ; **dense** : excellent, merveilleux ; **dindinli** : regard : **son dindinli fait peur** : son regard est captivant, séduisant ; **djague** : une jeune fille ; **dose** ; **prendre dose** : être séduit(e), attiré(e) ; **encaisser** : être marqué(e), être fasciné(e) ; **enchoquéter** ; **être enchoquéte(e)** : être dynamique, vif ; **s'envoyer (dans quelque chose)** : utiliser (ici = boire) ; **faller** : fumer ; **fan** <fanatique> **être fan de** : aimer, tomber amoureux de ; **filer** : donner, offrir ; **Froid** : Europe, France ; **gammer (un examen)** : réussir à un examen ; **se gâter** : boire de l'alcool ; **gba** : affaire ; **gnan** : jeune fille ; **go** : jeune fille ; **lover** : flirter ; **mal jolie** : très jolie ; **être mélangé(e)** : être éméché(e) ; **mogo** [mogo] : homme, individu, ami ; **monter à Bingue** : aller en Europe ; **mouiller** : avoir peur ; **placer (quelqu'un)** : mentir à quelqu'un ; **pei** (déformation de **petit**) : petit ; **le pierre** : l'argent ; **ra** (déformation de **regarde**) : regarde ! ; **tékéche** (déformation de **taxi**) : taxi ; **voise** : voisin ; **yêrê** : ouvrir les yeux, tirer profit de quelqu'un, le tromper.



**coché**), le baoulé avec un (1) seul mot (**bloh**) ; six (6) mots sont d'origine inconnue à ce jour (**bingoulade/bingouler**, **djague**, **fallé**, **Bingue**, **gba**, **béhou**). Le nouchi ainsi décrit paraît, à première vue, différent des autres variétés de français ivoirien telles que le fpi et le français local ivoirien. Mais la question reste de savoir si les Ivoiriens ont une conscience claire, dans leurs pratiques langagières, des différences existant entre ces variétés de français.

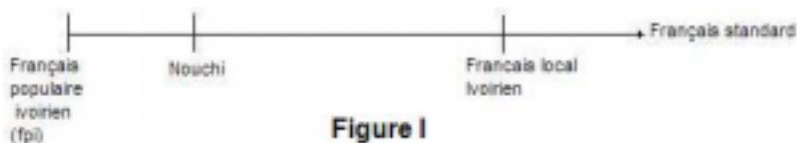
## 5. Différences entre le nouchi, le fpi et le français local et le jugement des Ivoiriens

La distinction entre ces différentes variétés ne semble pas toujours nette dans certains écrits ni même chez la plupart des Ivoiriens. La confusion la plus récurrente a lieu entre le nouchi et le fpi. Lafage (2002) rendant compte d'un article que deux journalistes ivoiriens, Bernard Ahua et Alain Coulibaly, avaient consacré en 1986 au nouchi<sup>9</sup>, relève que dès cette époque, l'on pensait que le nouchi avait supplanté le fpi en l'assimilant. C'est également la conviction de Krol (1995). Commentant les paroles de la chanson *Les côcôs* (voir supra), il écrit : « *Les paroles sont en français « ivoirisé », qu'on appelle le nouchi. Avec le temps, l'ancien et rudimentaire « français de Moussa », proche de ce que les colons appelaient autrefois le « petit nègre », (...) s'est métamorphosé en une langue populaire qui s'est développée après l'indépendance avec le brassage des ethnies dans les villes et la démocratisation chaotique du français à l'école* ». Plus loin, il ajoute : « *Il reste néanmoins que ce néo-créole ivoirien, comme ces équivalents dans d'autres pays de la francophonie africaine, est tout autre chose qu'un vulgaire charabia. (...). On peut tout dire en nouchi* ». Pour Krol donc, le nouchi c'est le fpi transformé. On retrouve la même confusion chez K.E.I., écrivain ivoirien que nous avons interviewé, Daniel Raunet, journaliste à Radio-Canada, et moi-même en février 2000 à Abidjan. Cherchant à illustrer ses propos par des phrases, tirées selon lui du fpi, il nous a plutôt donné des phrases en nouchi. Extrait : « *Il y a un tel foisonnement de langues que le français lui-même en est influencé. Mais d'une manière générale, on parle le français à Abidjan. Ainsi on a par exemple à Abidjan, le français de Moussa, ou bien français de Treichville. Par exemple, vous avez un rendez-vous avec quelqu'un pour une affaire, vous dites **J'ai un gba avec quelqu'un** ou **J'ai un gba avec un mogo**; **J'ai un gba avec une go** : « j'ai un rendez-vous avec une fille » ; **ça c'est ma gnan**, **ça c'est ma go** : « voici ma petite amie* ». Les termes **gba**, **go**, **mogo**, **gnan** sont des mots nouchi, ce que semble ignorer notre écrivain. La confusion est d'autant plus inévitable que nous sommes justement dans le cas typique d'un continuum dont le pôle supérieur est constitué par ce que Lafage (2002) appelle « le français de l'élite<sup>10</sup> » (que je désigne ici de « français standard ») et le pôle inférieur par le fpi qui lui-même est composé de plusieurs variétés enchâssées. Entre ces deux pôles et sur un axe horizontal, on

<sup>9</sup> Bernard Ahua et Alain Coulibaly (1986) « Nouchi : un langage à la mode », in *Fraternité-Matin* (06.09.186 : 2-3).

<sup>10</sup> Mon point de vue est que cette variété s'est confondue avec la variété mésoclectale. A la place de « français de l'élite, j'utilise ici « français standard » qui est le français commun de toute la communauté francophone.

pourrait placer le « français ordinaire » assez près du « français standard », et le nouchi plutôt vers le pôle fpi.



Cela prouve une chose (pour le moment en tout cas) : le nouchi, bien qu'étant un argot français, ne peut pas être confondu avec le fpi. Evidemment ce découpage reste et demeure approximatif, mais on y a recours pour une question de commodité. De toute façon, jamais il n'y aura de critère suffisamment opératoire permettant d'étiqueter comme plus français ou moins français des énoncés en langue seconde des locuteurs ivoiriens par ailleurs multilingues. Certes on pourrait y arriver en tablant sur le critère de la compréhension ou de la non-compréhension et en utilisant comme testeur un locuteur natif français. Mais pour le locuteur ivoirien, quel que soit par ailleurs le niveau de sa compétence en français, ce n'est pas toujours évident de dire sans aucune hésitation, à quelle variété de français ivoirien appartient tel ou tel énoncé. Dans une récente étude, Brou-Diallo (2004)<sup>11</sup> a soumis à des enseignants ivoiriens de français langue étrangère (FLE) du CUEF<sup>12</sup> d'Abidjan, une vingtaine d'énoncés en français ivoiriens. Le test consistait à reconnaître parmi ces énoncés, ceux qui relevaient du fpi, du nouchi, du français local ou du français standard. Voici quelques échantillons des réponses les plus significatives :

a) Si l'énoncé nouchi : **Le gboo a behou** « *Le groupe a fui* » a été reconnu comme tel par 90,90% des enseignants interrogés, leurs avis sont restés partagés sur cet autre pourtant également du nouchi : **Ne mets pas les sciences** « *Ne déconne pas* » : 36,36% l'ont reconnu comme du nouchi, alors que pour 54,54%, il s'agissait du français standard.

b) L'énoncé : **S'il n'avait pas pris son parapluie, il allait avoir chaud** (en « français local ivoirien ») a été effectivement reconnu comme relevant du « français local » par 45,45% des enseignants, contre 54,54% qui l'attribuent au français standard.

c) L'énoncé : **Les Ghanéens vraiment ont fait trop la bouche** (énoncé du fpi) : il relève du fpi pour 63,63%, mais pour 36,36%, il s'agit d'un énoncé nouchi.

<sup>11</sup> A.C. Brou-Diallo (2004): *Aspects des difficultés d'apprentissage du français langue étrangère par des étudiants anglophones africains*, Thèse de Doctorat, Université Montpellier3-Paul Valéry,

<sup>12</sup> Centre Universitaire d'Etudes Françaises.

d) L'énoncé **Il les a donné des places** (énoncé du fpi) a été reconnu comme du fpi par 54,54% des enseignants, les autres pensent pour moitié qu'il s'agit d'un énoncé nouchi et pour l'autre moitié comme un énoncé du « français local ».

e) L'énoncé : **Modalités et stratégies pour la victoire à l'an 2000** (français local) a été reconnu comme tel par 36,36% des enquêtés, tandis que 54,54% l'ont reconnu comme relevant du français standard.

La conclusion de Brou-Diallo est sans appel : « *On devrait s'attendre à avoir 100% de réponses justes pour ces trois phrases (phrases n° 1, 14 et 18 de la liste des énoncés soumis aux enseignants) relevant du français standard, mais ce n'est pas le cas, il y a des cases non cochées et même des réponses fausses. Quant aux dix-sept autres phrases du français local, du français populaire ivoirien et du nouchi, c'est la confusion totale, les pourcentages en témoignent. Cela semble prouver que les limites entre ces trois variétés sont de moins en moins perceptibles. L'interpénétration devient presque totale entre elles* » (Brou-Diallo, 2004 : 140).

Cette interpénétration peut être illustrée à travers ces deux phrases extraites de deux chansons zouglou :

**1) même moro côcô moyen tomber**

**2) la go te dit moi j'attends mon grotto**

Dans (1) tiré de la chanson *Les côcôs* nous avons un mot nouchi **moro** (5 f cfa), un terme nouchi-zouglou **côcô** (parasite) et un terme du fpi **moyen** (verbe modal : pouvoir) ; la syntaxe et le mode énonciatif relèvent du fpi qui lui-même reste tributaire des langues du substrat. Il s'agit ici, comme l'a souligné Tschiggfey rendant compte de la construction de cette phrase, (1995 : 75) « de l'économie du discours » caractéristique du discours oral. La deuxième phrase (2), tirée de la chanson *Les démocrates* du groupe *Les Djigbos*, combine vocabulaire nouchi **la go** « la fille » et vocabulaire du français local : **grotto** « homme riche et d'âge mur, généralement marié, qui entretient un jeune homme ou une jeune fille » (Lafage, 2002) ; ici la syntaxe est du français local.

Il n'en demeure pas moins que pour le spécialiste de la question, le nouchi se différencie du fpi et des autres variétés principalement par son vocabulaire caractérisé par :

- des emprunts massifs aux langues ivoiriennes (en particulier dioula et baoulé) et non ivoiriennes.

- la création de mots hybrides français-langues ivoiriennes ou de néologies.

- la resémantisation de certains termes français qui deviennent alors polysémiques ; par exemple le verbe *mouiller* signifie en nouchi a) coucher avec une fille : *Le prof a mouillé la go*, « Le professeur a couché avec la fille », b) avoir peur : *Tu mouilles de lui* « Tu as peur de lui », c) dénoncer, trahir : *Ton gars m'a mouillé* « Ton ami m'a trahi ».

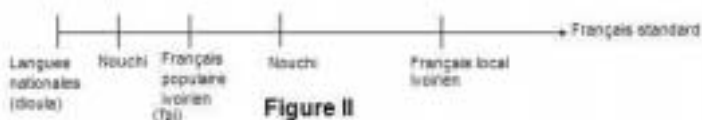
- la création de nombreux synonymes : les mots **djague, go, gnan, produit, stéki, daye** sont synonymes et signifient « la fille/la copine ».

- l'utilisation des tous les procédés linguistiques de création lexicale : 1) les procédés formels : la troncation (apocope, aphérèse, affixation), la composition, la

réduplication ; 2) les procédés sémantiques : la métaphore, la métonymie, l'extension ou le rétrécissement de sens, etc.

On ne retrouve ces caractéristiques ni dans le fpi, ni dans français local ou français ordinaire.

En 1990, j'avais noté également que le français populaire et le nouchi divergeaient par l'origine sociologique de leurs locuteurs : le nouchi était parlé par des jeunes qui avaient une relative maîtrise du français tandis que le fpi était appris sur les chantiers par des gens « peu ou pas du tout lettrés ». Un certain nombre de travaux d'étudiants produits entre 1996 et 2000 confirment cette tendance avec cependant quelques nuances. Deux études effectuées sur le français parlé dans un bidonville<sup>13</sup> et l'autre sur certains chantiers d'Abidjan<sup>14</sup> confirment la prédominance du fpi en ces lieux ; une troisième étude ayant pour titre « *Le français parlé dans les gares routières d'Abidjan* »<sup>15</sup> conclut à une parité d'emploi entre le fpi et le nouchi ; enfin une quatrième étude intitulée « *Le français parlé par les petits cireurs d'Abidjan* »<sup>16</sup> révèle que ce corps des « petits métiers » est principalement locuteur du nouchi. Il faut se rappeler que les « cireurs » d'Abidjan sont en majorité les **bakroman** (« enfants de la rue »). Ceci explique peut-être cela. Si, sur notre axe horizontal de toute à l'heure, nous choisissons les langues ivoiriennes comme l'un des pôles, le nouchi pourrait être placé de chaque côté du fpi, c'est-à-dire entre les langues nationales représentées ici par le dioula et le fpi d'une part et, d'autre part entre le fpi et le « français ordinaire » ou « français local ivoirien »



Cette deuxième figure indique bien que le nouchi procède à la fois du dioula et du fpi, mais également qu'il n'est pas trop éloigné du français local ivoirien qu'il commence d'ailleurs à irriguer comme l'avait fait le fpi avant lui.

### Conclusion : le présent et le futur du nouchi

Né dans la rue et parlé par des jeunes en rupture avec la société, le nouchi a toujours véhiculé une image négative, celle d'être la langue des « voyous ». D'ailleurs à l'origine le mot *nouchi* était synonyme de « bri » que Caummaueth (1988) analyse comme une abréviation de « brigand ». Par la qualité de ses

<sup>13</sup> G. Kouakou Kouakou (1997). *Le français parlé dans les bidonvilles d'Abidjan. Le cas de Koweit City à Yopougon*, Mémoire de Maîtrise, Université de Cocody-Abidjan.

<sup>14</sup> Traoré Krotoum-Maï (1997). *Le français des chantiers : cas d'Abidjan*, Mémoire de Maîtrise, Université de Cocody-Abidjan

<sup>15</sup> Niamien N'gouan Ezéchiel (1997). *Le français parlé dans les gares routières d'Abidjan*, Mémoire de Maîtrise, Université de Cocody-Abidjan

<sup>16</sup> Koné Djakaridja (2000). *Le français parlé par les petits cireurs d'Abidjan*, Mémoire de Maîtrise, Université d'Abidjan.

locuteurs, le nouchi répondait au départ à la définition d'une langue cryptée avec des fonctions identitaires affirmées. Les jeunes interrogés dans les années 80 à propos de ce parler répondaient inlassablement : « *nous l'avons créé pour nous retrouver entre nous, pour empêcher d'autres personnes de comprendre ce que nous disons* ». Aujourd'hui encore, cette fonction cryptique est toujours prégnante et elle est souvent invoquée par les « nouchiphones », même si la base sociale de cette communauté linguistique s'est élargie et que le nouchi a acquis une véritable fonction véhiculaire. Pour les besoins de cet article, un jeune **djoser de naman**<sup>17</sup> que j'ai interrogé récemment dans les rues du Plateau<sup>18</sup> m'a encore redit : « *on parle le nouchi, la langue de ceux qui sont dans la rue ; c'est un peu des mots créés par nous-mêmes, mélangés un peu avec le français quoi, ceux qui ne connaissent pas le code ne peuvent savoir ce qu'on dit* ». La revendication d'un code linguistique bien à soi va de pair avec la revendication d'une identité sociale construite en opposition aux autres. Nathalie N'guessan (1999) cite cette autre réponse d'un jeune de la rue à la même question : [On parle le nouchi] « *parce que ça nous plaît/c'est un amour pour nous aussi parce qu'on est dans la rue/parce que d'autres s'expriment en intellectuels tu vois non ? ya des catégories parce que tu es enfant de la rue tu t'expliques en langage de la rue...* » (N'guessan, 1999 : 102). Qui sont ces « autres » qui s'expriment en intellectuels ? Certainement ceux « qui ont eu la chance » de faire des études, ceux pour qui l'école a été « un amour ». Mais eux, les **bakroman**, les **petits cireurs de chaussures** et autres **djosers de naman**, sont définitivement fâchés avec l'école qui les a rejetés et condamnés « à la galère ». Mais ne tiennent-ils pas enfin leur revanche à travers cette langue inventée par eux ! Aux orties donc les règles du participe passé avec l'auxiliaire *avoir* et autres inepties normatives ! Ici, dans la rue, c'est la liberté et la langue est libérée ! D'ailleurs, les règles de « fabrication » de mots, ils en connaissent un paquet ! Ainsi les Ivoiriens donnent l'impression d'une réelle « décomplexation » vis-à-vis du français. Mais en réalité tout cela fonctionne sur un énorme malentendu. Le ressort principal de toute cette créativité débordante a pour nom : « insécurité linguistique ». Il peut paraître paradoxal d'invoquer l'insécurité linguistique à propos de locuteurs qui ont compris qu'une communauté linguistique (la communauté francophone en l'occurrence) n'est pas, selon Ngalasso (1987) « une masse parlante » au sein de laquelle dominerait une norme unique, mais plutôt « *un lieu de rassemblement et d'expression d'identités diverses (géographiques, sociales ou individuelles), un point d'éclatement de l'unité linguistique en une pluralité de paroles* ». Ce sentiment d'insécurité linguistique transparaît de plus en plus dans l'attitude empreinte d'ambiguïté que manifestent les Ivoiriens à propos des variétés de français parlées dans le pays. On rencontre chez certains d'entre eux une certaine fierté d'avoir réussi à « inventer » une façon de parler français bien à nous, mais lorsque cette question est évoquée par d'autres que nous, des non-Ivoiriens par exemple, ces mêmes Ivoiriens la ressentent comme stigmatisante et, pour se défendre, ils ont vite fait de citer comme exemples les accents des parlers du sud de la France qu'ils considèrent comme autant de « mauvais français » que le français

<sup>17</sup> Jeune qui surveille les voitures en stationnement moyennant quelques pièces de monnaie.

<sup>18</sup> Quartier des affaires à Abidjan.

ivoirien. Cette insécurité linguistique est présente à l'école où la guerre entre **les normes endogènes** et **la norme exogène** fait rage, à l'insu des principaux protagonistes, enseignants et élèves. Mais le sentiment d'insécurité linguistique visé ici ne peut plus être défini uniquement, selon le mot de N. N'guessan, « *comme une manifestation sous forme de dérangement, de gêne, de perplexité, de doute devant la difficulté de parler correctement la langue* », mais aussi comme un parti pris délibéré de refuser de se plier aux diktats d'une norme devenue évanescence que l'école n'arrive plus ni à reproduire ni à défendre. Dans ces conditions, un sociolecte comme le nouchi a son avenir assuré, d'autant plus qu'il bénéficie des grands moyens de diffusion : médias, publicité, livres, sans oublier la ville d'Abidjan elle-même, qui reste un puissant centre de diffusion et de légitimation de modes, qu'elles soient artistiques, culturelles ou linguistiques. Et si en fin de compte la rencontre entre le nouchi, le français populaire ivoirien et le français local donnait naissance, dans quelques années, à une langue ivoiro-française dans laquelle les Ivoiriens se retrouveraient totalement et qui aurait le double avantage de les sécuriser et de les rattacher à la grande famille francophone sans qu'ils aient l'impression d'avoir perdu, dans cette aventure, ni leur âme ni leurs cultures originelles ! Il semble désormais que cela soit dans l'ordre des choses possibles.

### Bibliographie

- AHUA, B. et COULIBAL, Y. A. (1986). « Nouchi : un langage à la mode », in *Fraternité matin* (06.09.1986 2-3).
- AHUA, M. B. (1995-1996). *L'argot des jeunes lycéens d'Abidjan*, Mémoire de Maîtrise, Université de Cocody-Abidjan.
- BOUTIN, A.B. (2002). *Description de la variation : Etudes transformationnelles des phrases du français de Côte-d'Ivoire*, Thèse de Doctorat, Université de Grenoble 3.
- BROU-DIALLO, C. (2004). *Aspects des difficultés d'apprentissage du français langue étrangère par des étudiants anglophones africains*, Thèse de Doctorat, Université Montpellier 3.
- CAUMMAUETH, R. (1988). *Lexique du français populaire d'Abidjan*, Rapport de DEA, Université Nationale de Côte-d'Ivoire, Abidjan.
- DUMONT, P. (2001). « Insécurité linguistique, moteur de la création littéraire : merci Monsieur Ahmadou Kourouma », in *Actes du colloque « diversité culturelle et linguistique : quelles normes pour le français ? »*, Paris, AUF, p. 115-121.
- KONE, K. (1997). *Le français parlé par les petits cireurs d'Abidjan*, Mémoire de Maîtrise, Université de Cocody-Abidjan.
- KOUADIO, N. J. (1977). *L'enseignement du français en milieu baoulé, problèmes des interférences linguistiques et socioculturelles*, Thèse de 3<sup>e</sup> cycle, Université de Grenoble 3.

- KOUADIO N. J. (1990). « Le nouchi abidjanais, naissance d'un argot ou mode linguistique passagère ? », in Gouaini/Thiam (éds.), *Des Langues et des villes*. Paris, ACCT/Didier Erudition, p. 373-383.
- KOUADIO, N.J. (1999). « Quelques traits morphosyntaxiques du français écrit en Côte-d'Ivoire » in *Cahiers d'études et de recherches francophones, Langues*. II, 4, p. 301-314.
- KOUAKOU, K.G. (1997). *Le français parlé dans les bidonvilles d'Abidjan. Le cas de Koweït City à Yopougon*, Mémoire de Maîtrise, Université de Cocody-Abidjan.
- KOUASSI, N. M. (1998). *Situation sociolinguistique de la commune d'Adjamé*, Mémoire de Maîtrise, Université de Cocody-Abidjan.
- KROL, P-A (1995). *Avoir 20 ans en Afrique. Reportage*, L'harmattan, Paris.
- LAFAGE, S. (1998). « Hybridation et « français des rues à Abidjan » », in A. Queffélec (éd.), *Français parlé et alternance codique*, Aix-en-Provence, P.U.P., 279-291.
- LAFAGE, S. (2002) et (2003) . *Le lexique français de Côte-d'Ivoire. Appropriation & créativité, Le Français en Afrique Noire*, Revue du ROFCAN, n° 16 et 17, tomes 1 et 2.
- N'GUESSAN, N. (1999). *Dénomination du français en Afrique, cas de la Côte-d'Ivoire : le nouchi*, Mémoire de DEA, Université Paul-Valéry Montpellier 3.
- NIAMIEN, N. E. (1997) ; *Le français parlé dans les gares routières d'Abidjan*, Mémoire de Maîtrise, Université de Cocody-Abidjan.
- TERA, K. (1986) « Le Dioula Véhiculaire de Côte-d'Ivoire : Expansion et Développement », in *CIRL* n°20, octobre 1986, ILA Abidjan.
- TRAORE K.-M. (1997). *Le français des chantiers : cas d'Abidjan*, Mémoire de Maîtrise, Université de Cocody-Abidjan
- TSCHIGGFREY, T. « ZOUGLOU » *Etude morphologique et syntaxique du français dans un corpus de chansons ivoiriennes*, Mémoire de DEA, Université de Paris-X-Nanterre.